

sauv à retarder de quelques semaines l'engagement pris envers le gouvernement romain. Quarante-cinq mille fusils, dit-on, auraient été achetés tout dernièrement à ces fabricants à la destination de l'Italie. Le gouvernement italien ne serait pour rien dans cette opération, qui aurait, assure-t-on, une destination secrète et inconnue, mais qu'il est bien aisée de deviner.

Il est évident que la Révolution s'arme de son côté et ne demeure pas inactive. Elle ne peut guère demeurer en arrière de la transformation générale des armées. Elle se souvient des merveilles du Chassepot à la bataille de Mentana et ne veut pas se présenter, de nouveau, sur le champ de bataille, avec des armes d'une infériorité trop réelle.

Qu'on le tienne pour certain, la Révolution ne manquera pas, lorsque le moment d'entrer en lutte sera venu, de Remington, de Chassepots, et de fusils à aiguille. Pour le moment, tout paraît tranquille, mais les sectes n'agissent pas moins dans l'ombre, se préparant activement à un nouveau coup de main. Les garibaldiens, quoique disséminés sur un grand nombre de points, se tiennent néanmoins toujours prêts à répondre à l'appel de leurs chefs. On assure que dans une petite ville de la Toscane, sur les confins de la province de Viterbe, on confectionne, pour le compte des mêmes individus qui, à l'automne dernier, ont envahi le territoire pontifical, un grand nombre de chemises rouges et noires.

Les chemises rouges sont destinées aux simples garibaldiens et les chemises noires aux chefs. Sur le milieu de ces chemises ou coud un grand V, signifiant vendetta, vengeance. Tous ces préparatifs se font en vue des événements politiques que tout le monde croit prochain. — A. Rouyé.

Il y a des discussions qu'il ne faut pas essayer de faire entendre à la Chambre actuelle, parce qu'elle ne veut pas les écouter, — mais il y a aussi des discours qu'on ne fait point et qu'on pourrait bien faire, parce qu'ils persuaderaient et les députés et les ministres.

J'ai toujours regretté qu'un député de l'opposition — M. Jules Simon, par exemple, dont la parole se prête aux sujets à la fois techniques et réels — n'ait point défini naturellement, sans emphase, sans exagération et en père de famille sutant qu'en citoyen, les conditions désastreuses que crée à un honnête homme la loi militaire actuelle; je l'ai toujours regretté, car je suis persuadé qu'un tel discours eût fait réduire à huit années l'obligation militaire.

Aussi moi, citoyen sans mandat, journaliste, fiscalitaire, tout ce qu'on voudra, je désire qu'un député se lève lors de la discussion prochaine du budget de la guerre et que — sans attaquer le gouvernement, ce qui ne servirait en rien la cause, qu'il prétendrait défendre, sans le louer, car sa tâche deviendrait bien difficile — il peigne avec des couleurs saisissantes le mal que fait au travail national cette éternelle alternative de paix ou de guerre dans laquelle nous vivons.

Que peut-on entreprendre? que peut-on faire? — sait-on si l'épée de la France, mille fois plus menacée que celle de Démoclos, sortira ou restera dans le fourreau, et est-il permis, dans un pareil doute, de former un dessein quelconque? Les intérêts généraux se résignent presque toujours devant le raison d'Etat; mais les intérêts particuliers se révoltent contre une situation sans issue apparente, or, ce sont des intérêts particuliers lésés que se forment les mécontentements généraux.

Il me semble que ce sujet de discours n'est indigne ni d'un grand orateur, ni d'une grande assemblée. — Jules Richard.

CHRONIQUE DU JOUR

Nous empruntons à la Revue politique ces portraits de deux de nos hommes d'Etat; l'un est celui de M. Pouyer-Quertier, le défenseur de l'industrie nationale, l'autre est celui de M. Rouher :

C'est une originale physionomie que celle du député de la Seine-Inférieure. La nature lui a prodigué en gros, et peut-être sans ménagement, tous les dons accessoires du tempérament tribunitien, haute taille, large poitrine, un cou d'hercule, une tête solide et carrée, une voix d'un cuivre retentissant dont la sonorité croît avec l'animation du débit, et dont les oreilles reçoivent quand même les vibrants éclats; blond ardent, le visage haut en couleur, il a un peu l'air d'un puissant Anglo-Normand; M. Pouyer-Quertier agit assez fortement une assemblée.

Son talent plein de véhémence masque suffisamment les faiblesses et les incertitudes de la pensée et laisse, malgré tout, l'impression de la force; le langage péche même par excès de sévé, il est trop touffu, trop dur; la prodigalité inégale des arguments suscite un peu de désordre, mais le débit explique et sauve tout. Quel son de voix! quel mordant, quelle aisance, et, qu'on nous passe le mot, quel aplomb! ceci pour exprimer une familiarité pratique et joviale qui sent son parfait négociant, sans nuire au parfait orateur d'affaires.

Joignez beaucoup d'apreté d'esprit, de l'esprit argut comptant, comme il sied aux riches, qui lui permet de répondre sur l'heure. Il étonne les gens par son intarissable bonne humeur, ne se laisse démonter par aucune interruption, soulève des milliards entre deux parenthèses, passe en revue toutes les industries pour étayer un chiffre auquel il tient, suspend et reprend tour à tour les raisonnements les plus compliqués, prouve qu'il a vu tout ce qu'il dit, qu'il a appris à connaître ce dont il parle outre part que dans son cabinet.

Au tour du ministre d'Etat : Lorsque M. Billault mourut au faite de tout ce que l'empire peut donner de gloire, l'alarme fut grande aux Tuileries. On trouva non pas un remplaçant, mais un à peu près? un homme qui eût l'habitude des traditions parlementaires et qui, sans chanter, excellemment, eût du moins entendu les chanteurs de la haute école? On jeta les yeux sur M. Rouher. Il faut bien dire qu'on n'avait pas le choix; il était seul, on le prit.

Il se trouva bientôt qu'il était en état de rendre des services d'un autre genre, mais plus utiles peut-être que ceux que rendit M. Billault. Les premières fois qu'il essaya de parler, il le fit avec embarras, avec colère; les phrases lui venaient pémées et embarrassées; il les débitait tout de travers et comme un homme qui n'est pas maître de son instrument. Mais, dans cette lutte même de l'orateur qui se débat contre sa parole et cherche à dégager sa pensée, il indiquait une telle puissance de volonté qu'il était évident qu'il triompherait bientôt des difficultés du premier jour. Il en triompha, en effet, et on peut dire qu'il est aujourd'hui en pleine possession de son talent.

Dès qu'il fait signe qu'il veut monter à la tribune, le silence se fait, la majorité tend l'oreille et ouvre la bouche, comme pour recevoir la parole du maître dans une attitude plus admirative. Lui, gravit lentement l'escalier. Dès cet instant, on saisit un de ses défauts, un grave défaut pour un orateur. Il n'est pas naturel. Il a fait sa démarche, il a fait sa tête. Sa démarche veut être noble, mais son corps, qui n'est pas noble, proteste, étant au contraire rustique, vigoureux et un peu maladroit. La tête n'est pas plus heureuse. Son Excellence est chauve et veut paraître chevelue. Avec le peu de cheveux qu'Elle a, elle se fait accommoder en conséquence. Il en résulte, au milieu du discours et dès qu'Elle s'échauffe, toutes sortes de trahisons et de décollements qui produisent un

effet désastreux. Que M. Rouher laisse voir qu'il a perdu ses cheveux, qu'il monte à la tribune tout simplement, avec la démarche que Dieu lui a faite, et tout sera pour le mieux.

D'après les journaux et les correspondances de Vienne, le prince Napoléon est très fêté dans la capitale de l'Autriche. Voici ce que dit une lettre du 9 juin :

Le prince Napoléon a paru samedi soir, après huit heures, dans l'établissement public de Volksgarten. Il était accompagné du duc de Gramont, de deux généraux et de plusieurs personnes appartenant à l'ambassade de France. Il a dû être satisfait de l'accueil qui lui a été fait, car tout le monde le saluait et le traversa, en levant continuellement le chapeau, la foule qui se pressait autour de l'orchestre. Sur un autre point du jardin, M. de Beust se promenait avec M. d'Andrassy et ils étaient engagés dans une conversation animée. Le prince Napoléon, rencontré d'abord le comte d'Andrassy et ils furent bientôt rejoints par le baron de Beust. Quand ils se furent serrés la main, le prince s'assit à une table, où se placèrent également le baron de Beust et le comte d'Andrassy ainsi que le duc de Gramont. La suite prit place à une table voisine. Le prince prit une glace et il s'engagea entre lui et M. de Beust une vive conversation, à laquelle le comte d'Andrassy, qui fumait de nombreuses cigarettes, et le duc de Gramont ne prirent que peu de part. Le public eût ainsi l'occasion de voir le prince à loisir; mais ce furent les Polonais qui montrèrent le plus de curiosité. La plus haute aristocratie polonaise était réunie à proximité du prince, en partie assise, en partie debout. Il y avait surtout beaucoup de dames polonaises.

A propos du même voyage, nous lisons dans le Journal de Paris : « Si nous en croyons une lettre que nous recevons de Stuttgart, le passage du prince Napoléon à la cour de Wurtemberg n'aurait pas produit une très-bonne impression. La reine Olga, qui donne le ton à tout son entourage et qui a même pris sur la direction des affaires politiques une influence telle que les Wurtembourgeois disent gaiement qu'ils vivent sous une « Olgarchie », la reine Olga n'aurait trouvé de son goût ni les manières ni le langage du prince. Le même correspondant nous dit qu'on a beaucoup remarqué dans les cercles politiques de Stuttgart que le prince a eu avec M. de Varnbühler une entrevue qui a duré deux heures. »

On dit que le gouvernement français a pris la détermination de déléguer prochainement que tous les pays qui ne remplissent pas leurs engagements envers les porteurs français auront leurs fonds rayés de la cote de la Bourse. Cette mesure, réclamée par les agents de change contre les fonds autrichiens, s'appliquerait aussi à l'Italie. On ajoute, du reste, que le cabinet des Tuileries prendra soin que cette mesure n'altère en rien ses relations diplomatiques.

Le Charentais, organe de la préfecture d'Angoulême, avait été peu pressé de signaler les premiers désordres de la jacquerie; il a grande hâte aujourd'hui d'en annoncer la fin et de rassurer le public. Toutefois, la feuille officieuse est obligée de dire que « quelques pelotons de cavalerie » parcourent le pays, et que des soldats ont été « envoyés en détachements » dans plusieurs communes. Elle ajoute que, « dans quelques jours, la troupe envoyée sur les lieux aura rejoint ses garnisons », et que partout « on reprendra la vie calme habituelle et les travaux des champs. »

On ne saurait se contredire plus manifestement. Puisque tout finira « dans quelques jours », c'est donc que tout n'est pas encore fini.

Le tribunal correctionnel de Lille a condamné à trois mois de prison et 25 fr. d'amende, la nommée Elodie Duhem, ouvrière à Roubaix, prévenue de vol.

Le sieur Emile Delporte, tisserand, demeurant rue de l'Alma, quartier du Fontenoy, prie le public de ne pas le confondre avec un jeune garçon du même nom, demeurant hameau de la Potellerie, condamné récemment par le tribunal correctionnel de Lille, pour vol de postes et de pigeons.

Pour la chronique du jour : A. DORMEUIL.

CHRONIQUE LOCALE

Comme nous l'avons annoncé, Mgr. l'archevêque de Cambrai, qui arrive demain à Roubaix, devra samedi à trois heures la crèche établie récemment rue Blanchemaille.

Le lendemain dimanche, Sa Grandeur présidera la procession des paroisses réunies de Saint-Martin et de Notre-Dame.

Voici l'itinéraire de cette procession : Départ de l'église Saint-Martin, rues Saint-Georges, de l'Hospice, Nain, des Lignes, de la Fosse-aux-Chênes, du Collège et la Grande-Rue.

La paroisse Sainte-Elisabeth aura, comme les années précédentes, sa procession particulière dont voici l'itinéraire : Rues St. Jean, du Moulin de Roubaix, des Longues Haies, de la Pannerie, de la Tuilerie, et de Lannoy.

Nous sommes heureux d'apprendre que notre concitoyen, M. Auguste Dupire, architecte, résidant actuellement à Paris, vient d'obtenir le second prix au concours ouvert par la ville de Lille, pour l'érection d'un temple protestant. M. Dupire avait des concurrents sérieux; son succès est le gage d'un brillant avenir et nous espérons que ce jeune artiste marchera dignement sur les traces de son frère aîné, M. Edouard Dupire, dont le talent fait honneur à sa ville natale.

Nous avons dit, par erreur, que la Société chorale devait se rendre au concours du Havre; c'est la Société orphéonique qui, avec la Grande Harmonie, représentera Roubaix à ce concours.

Contrairement à ce qu'on avait annoncé, la musique municipale de Tourcoing ne prendra point part au concours du Havre.

La Société Chorale se rendra au concours de Namur, le 26 juillet prochain.

Nous avons déjà dit qu'une autre société de notre ville, la Lyre roubaisienne, ira au concours de Sentes, le 12 juillet.

Avant-hier, à quatre heures du soir, on a retiré du canal, en face de la caserne d'infanterie, le cadavre d'un jeune homme de 23 ans, ouvrier teinturier, nommé Louis Decrême. Cet individu n'avait pas reparu depuis dimanche chez son logeur à qui il devait de l'argent. Dans la soirée de ce jour-là, vers dix heures, il avait quitté un cabaret après avoir fait une dépense de 50 cent. qu'il n'avait pu payer. Les personnes qui l'ont vu dans ce cabaret affirment qu'il n'était pas ivre et on croit à un suicide.

Un autre suicide, accompli dans des circonstances plus douloureuses encore, nous est signalé de Roncq. Une jeune femme de 23 ans, mariée depuis huit jours, s'est pendue mardi matin dans son grenier. Quelques heures auparavant, son mari, avec qui elle paraissait vivre en parfaite intelligence, l'avait quittée pour aller travailler aux champs et c'est là qu'on est venu lui apprendre le fatal événement que rien ne peut expliquer.

La jeune femme se nommait Georgina-Reine Saingier, femme Poulain.

Le tribunal correctionnel de Lille a condamné à trois mois de prison et 25 fr. d'amende, la nommée Elodie Duhem, ouvrière à Roubaix, prévenue de vol.

Le sieur Emile Delporte, tisserand, demeurant rue de l'Alma, quartier du Fontenoy, prie le public de ne pas le confondre avec un jeune garçon du même nom, demeurant hameau de la Potellerie, condamné récemment par le tribunal correctionnel de Lille, pour vol de postes et de pigeons.

La Chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 12 juin 1868, à 7 heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprendra les objets suivants :

- 1° Rapport sur l'enseignement technique;
2° Désignation de candidats pour compléter le jury des comités commerçants;
3° Objets divers.

Nous lisons dans le Mémorial de Lille : « Si nous en croyons ce qui nous est rapporté sur des faits qui ne tarderont pas à se produire, le grand problème de la direction des aérostats serait enfin résolu. Un de nos concitoyens, simple comptable chez un des principaux entrepreneurs de notre ville, a soumis dernièrement à l'Empereur un projet concernant la direction des aérostats, immédiatement, Sa Majesté a fait remettre ce travail à l'examen de M. le ministre du commerce et des travaux publics. »

Mais le chercheur dont nous parlons ne s'est pas borné à trouver la direction des aérostats, ce qui cependant semblerait devoir suffire à une existence humaine. Sans peu de jours, il va soumettre à M. le ministre de la guerre un nouveau système de boulet, ainsi qu'une nouvelle machine. Le boulet dit Faucheur, dans son parcours, détraite tout sur une largeur de 90 centimètres. La mitrailleuse est à quatre coups et une seule détonation tirent par heure 3.120 projectiles creux de 0.055 de diamètre.

Voilà, comme on voit, des progrès de toutes sortes. Nous nous bornons aujourd'hui à les annoncer, sauf à en examiner les conséquences lorsque nous les verrons prêts à entrer dans le domaine des faits.

Dans un grand lycée du Nord, raconte le Figaro, un élève se plaignait au professeur de ce que la bière était mauvaise, — et il n'avait pas tort, nous assure-t-on. — Monsieur, répondez au concubeur d'un air sentencieux, ayant de vos yeux plaidés des défauts de la bière, corrigez-vous des vôtres!

Historique.

On nous prie d'insérer la communication suivante : « La commission de la Société centrale des tireurs aux pigeons, dont le siège est à Douai, a l'honneur de rappeler à messieurs les souscripteurs, que le premier tir ordinaire aura lieu, au polygone, dimanche 14 juin 1868, à onze heures du matin, et elle prie ceux d'entre eux qui n'auraient pas reçu de lettre de convocation de considérer le présent avis comme en tenant lieu. »

Pour toute la chronique locale : J. REBOUX

Dernières Nouvelles

Assassinat du prince de Serbie.

Nous recevons ce soir la dépêche suivante : Belgrade, jeudi 11 juin.

Hier, à cinq heures du soir, le prince régnant Michel, se promenant dans un parc, a été attaqué et tué par trois individus armés de révolvers.

Trois personnes de la suite du prince ont été blessées.

On assure que les assassins sont trois frères du nom de Rahovanovic. Un a été arrêté, les deux autres ont pris la fuite.

COURS DE LA BOURSE
Cours de ce jour
3 1/2 % 100 50
4 % 100 20

froide indifférence : ce mariage ne le rendrait-il pas coupable aux yeux de Dieu? Hélas! et ma mère, ma pauvre mère! Peut-on être coupable quand on sacrifie toutes ses espérances à l'accomplissement d'un devoir? Et pourtant si l'image d'une autre femme restait placée entre Constance et moi?

Cette pensée le fit trembler. Il passa la main sur son front, et maudit sa propre irrésolution.

Au bout de quelques instants, ses sens troublés se calmèrent, et il reprit d'un ton triste et résigné :

— Non, c'est mon imagination qui me peint cette nécessité sous des couleurs si noires. Constance est une bonne et aimable fille; pourquoi ne pourrais-je pas l'aimer? N'a-t-elle pas la beauté du visage avec toutes les qualités morales qui rendent une femme digne d'être aimée? ... Adeline? Mais je l'oublierai. Si elle m'a témoigné plus tôt une affection sincère, ce n'était que l'amitié qu'on porte au compagnon de son enfance... ou, si un autre sentiment est né dans son cœur, elle ne l'a jamais su. Cependes trois mois, elle fuit mon regard et détourne la tête pour ne pas me voir; elle est fâchée contre moi parce que mon séjour dans ce village contrarie son père. Peut-être partage-t-elle la haine de ce dernier contre moi? Pourquoi serais-je retenu par un fol espoir? Non, non, le sort en est jeté! Plus d'hésitation. Je vais comblez les vœux de ma mère : Constance deviendra mon épouse chérie.

Il fit encore un pas vers la porte, puis s'arrêta sous le coup d'une pensée anxieuse.

— Ah! si Adeline portait dans son cœur le même sentiment que moi, soupirez-t-il;

si ce que j'ai cru lire dans ses yeux depuis mon retour au village, au lieu d'être une illusion, n'était que la vérité, de quel désespoir la nouvelle de ce mariage la frapperait! Ne m'accuserait-elle pas alors avec justice de lui avoir enfoncé le poignard dans le cœur, et de désenchanter sa vie sans pitié? Recompenser ainsi la tendre affection de celle qui me sourit depuis le berceau et qui semblait me promettre un attachement éternel! ... O mon Dieu! puissiez-vous permettre dans votre bonté qu'Adeline apprenne avec indifférence la nouvelle de mon mariage!

En prononçant ces dernières paroles, il s'était lentement éloigné de la porte et rapproché de la chaise qu'il venait de quitter; et, comme si tout son courage l'eût abandonné, il laissa tomber ses coudes sur la table et cacha sa tête dans ses mains.

Pendant qu'il était plongé dans ses pensées, la porte de son cabinet s'ouvrit et se referma. Françoise entra sur la pointe des pieds, s'approcha de la table et dit à son frère d'une voix douce :

— Adolphe, vous restez seul si longtemps, que je commence à m'éffrayer. Vous faut-il donc tant de réflexion pour prendre un parti?

— Non, ma sœur, répondit-il, ma résolution est prise; mais mon âme s'efforce de reculer de quelques instants encore le oui fatal.

— Le oui! balbutia la jeune fille d'une voix ébranlée. Vous accepterez la main de Constance? C'est impossible, Adolphe.

— Pourquoi pas, ma sœur?

— Et Adeline?

— Adeline apprendra mon mariage comme un événement très-ordinaire. Si tout était

resté comme auparavant, elle aurait sans doute regretté mon éloignement du village; mais, dans l'état actuel des choses, elle aura raison de se réjouir du départ de l'ennemi de son père.

La froideur de ces paroles effraya Françoise; elle tendit les mains vers son frère et reprit d'un ton suppliant :

— O Adolphe, ne parlez pas ainsi! Ayez pitié d'Adeline! Soyez certain que la nouvelle de votre mariage lui percerait le cœur. Si un coup si cruel devait la frapper, avant peu elle serait couchée dans le cimetière! Elle vous aime, Adolphe, elle vous aime depuis des années!

— De lamitié, une affection sincère pour le compagnon de ses jeux, murmura Adolphe avec embarras.

— Vous me parlez comme à un enfant, repiqua Françoise. Ah! vous le savez pourtant bien, mon frère, qu'elle vous aime d'un amour infini. Pourquoi me le nier, à moi, et vous le cacher peut-être à vous-même? Est-ce pour trouver la force nécessaire à l'accomplissement d'un acte d'ingratitude qui vous fait frémir? ... Je serais je trompée? Vous aurez le cruel sang-froid de donner le coup de mort à Adeline? Vous ne l'avez donc jamais aimée?

— Plus, et plus ardemment que vous ne pouvez-vous le figurer, ma sœur, répondit tristement le jeune homme. C'est ce sentiment qui rend si pénible le sacrifice de la liberté; mais je crois pouvoir espérer que l'affection qu'Adeline avait pour moi n'a point acquis la force de l'amour.

— C'est l'égoïsme, Adolphe. Vous faites des efforts pour vous tromper vous-même. Est-il possible que vous n'avez pas

pénétré les secrets de son cœur? Mais, depuis son enfance, Adeline n'a vécu pour ainsi dire que pour vous. J'aurais pu quelquefois, tout comme vous, me figurer qu'entre vous il n'y avait d'autre lien que celui de l'amitié, si votre long séjour à l'Université ne m'avait fait lire dans son cœur une chose dont elle-même ne se rendait pas compte. Ah! si vous aviez pu la voir et l'entendre de Join! Toute la journée, du matin au soir, votre nom était sur ses lèvres; chaque fois que nous parlions du succès de vos études et que nous faisons des projets pour votre avenir, elle tremblait d'espoir et de crainte, et tournait ses regards vers le ciel avec une ferveur qui n'eût point paru naturelle, si je n'avais pas connu la source de son émotion. Elle souffrait de votre absence plus que ma mère et moi; plus que nous, elle était impatiente et curieuse d'entendre le récit de vos occupations à l'Université. Les questions que nous vous faisons dans nos lettres, pour connaître jusqu'aux plus petits détails de votre existence à Louvain, nous étaient pour ainsi dire dictées par Adeline; elle voulait vivre avec vous et par vous, s'identifier avec votre existence, partager vos travaux, vos peines et vos espérances. Dans son inquiétude continuelle, elle éprouvait un irrésistible besoin de prier Dieu; nous allions tous les jours à l'église et nous y restions des heures entières. Souvent je voyais des larmes briller dans les yeux d'Adeline; et, quand je lui demandais pour quoi elle avait prié si ardemment, elle me disait qu'elle avait imploré la bénédiction du ciel pour son père et pour vous. Son père était heureux et bien portant, elle jouissait de toute sa tendresse; pourquoi donc aurait-elle eu des

larmes d'attendrissement dans les yeux? Adolphe avait baissé la tête avec un découragement plus profond; ce fut en bégayant et d'une voix à peine intelligible qu'il répondit :

— Ma sœur, il est arrivé tant de choses depuis lors! Si je sentiment dont vous me parlez avait pris naissance dans le cœur d'Adeline, l'inimitié de son père l'aurait déjà étouffée.

— Comment pouvez-vous croire cela? reprit la jeune fille. Le jour où vous reveniez tout désespéré de chez le fermier Spork et de chez le boucher, Thibault de M. Heuvers contre vous existait déjà. Adeline l'avait peut-être vu se réjouir de votre aventure... Mais elle, qu'a-t-elle fait pour vous consoler? Elle a ouvert devant vos yeux son cœur aimant afin de vous révéler le secret de son âme. Vous l'avez compris, ce secret, ne le niez pas, Adolphe. Il ne fallait pas moins que ce puissant moyen pour vous rendre si subitement le courage et vous relever de votre doute. Peut-être croyez-vous que l'attachement d'Adeline a diminué, parce qu'elle nous lui et baisse les yeux quand nous la rencontrons? Oh! n'accusez pas la malheureuse! Elle devient pâle et maigre, elle dépérit visiblement. Elle doit plier sous la volonté de son père; c'est une loi inexorable, mais, Adolphe, soyez certain que ce que souffre cette pauvre Adeline, personne ne pourrait le dire. Ah! cela doit être terrible! ... Et maintenant pour la récompenser, vous lui feriez saigner le cœur, vous la condamneriez à une mort prématurée! Cette pensée m'arrache les larmes des yeux. Adolphe, Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!

— Adolphe, ayez pitié d'elle, ne brisez pas sa vie!